Document généré le 4 août 2025 07:00

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Alexis Lefrancois : les « mots éblouis de silence »

Rémanences, Éditions du Noroît, 1977, 87 p.
La Belle été suivi de *la Tête*, Éditions du Noroît, 1977, 142 p.

Pierre Nepveu

Numéro 8, novembre 1977

URI : https://id.erudit.org/iderudit/40493ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Nepveu, P. (1977). Compte rendu de [Alexis Lefrancois : les « mots éblouis de silence » / *Rémanences*, Éditions du Noroît, 1977, 87 p. / *La Belle été* suivi de *la Tête*, Éditions du Noroît, 1977, 142 p.] *Lettres québécoises*, (8), 15–16.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1977

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

La jeune poésie

Alexis Lefrançois : les « mots éblouis de silence ».

Certains poètes, comme Alexis Lefrançois, ont le tort de n'appartenir à aucun groupe, à aucune tendance identifiable, de n'être ni de l'« avant » ni de l'« arrière-garde », ni critiques littéraires ni collaborateurs fréquents à des revues. Ils se contentent, avec une tenacité discrète, d'écrire des poèmes. Parce qu'ils ne sont guère classables, et même s'ils ont, comme Lefrançois, beaucoup de talent, on ne les mentionne d'ordinaire qu'au détour d'une phrase, non sans admiration certes, mais comme si l'on ne savait trop quoi en dire.

Le nom de Lefrançois est connu depuis *Calcaires*, paru en 1971 aux Éditions du Noroît — dont c'était d'ailleurs la toute première publication. Un autre recueil, *36 petites choses sur la 51*, suivant de très près le premier, connut moins de succès ; à vrai dire, son ton gouailleur était si éloigné du langage dépouillé et abstrait de *Calcaires* que l'on avait l'impression d'un dédoublement de la personnalité. Tout se passe d'ailleurs comme si ce dédoublement persistait : en 1977, Lefrançois a publié deux recueils aussi diamétralement opposés que l'étaient ses deux premiers. Au printemps paraissait *Rémanences* ; puis, plus récemment, *la Belle été* suivi de *la Tête*, ce dernier recueil accompagné de très beaux dessins d'Anne-Marie Decelles.

***

Rémanences est sans aucun doute l'un des recueils importants de l'année, et sûrement la plus belle réussite de Lefrançois. Réussite d'autant plus remarquable qu'elle se réalise à l'intérieur d'une esthétique et d'une problématique bien démarquées, à première vue du moins, des tendances les plus répandues de la poésie actuelle et qui, entre des mains moins habiles, pourraient (et ont déjà) donner le pire. Ce langage épuré, hanté par un au-delà qui se nomme « le blanc » ou « la transparence », est-il inactuel, voué à l'abstraction ? Aucunement. Au début de son recueil, Lefrançois écrit ces mots significatifs :

non pas seuil : dépouillement tranquille
glissement passage
— comme en son parfum la rose —
tranquille du signe à sa transparence et de toute chose
à son immatérielle et finale fragile splendeur (p. 16)

Langage mallarméen, idéaliste certes. Mais *Rémanences*, loin de réduire ce « glissement » à une sorte de thématique abstraite, désincarnée, loin d'en faire une « idée », ne cesse au contraire de lui donner une présence dynamique : le texte bouge, selon une longue modulation où s'entrecroisent les leitmotive : « tu ne peux pas savoir », « blanc », « quelqu'un marche », « nous aurons tant marché », etc ; repères rythmiques qui donnent au texte de Lefrançois un phrasé lancinant, parfois élégiaque. Il y a là une musique certes, mais une musique donnée à lire, concrète dans ses espacements et ses suspensions, jouant sur toute l'étendue de la page. Dès les premiers mots :

et quoi d'autre t'offrir sinon ce qui chemine
en moi
d'espace et de silence
encore
chaque mot sur mon corps
a laissé sa trace terrible
tu ne peux pas savoir
mon corps
sur des pages et des pages
blanches
a laissé ses empreintes
blanches terribles (p. 8)

Ce langage est toujours travaillé par le « plus loin », par une attente non comblée : « nous parlerons bientôt dans l'extrême quiétude dans l'extrême distance » (p. 33), mais cette « distance » et ce « bientôt » *existent* en même temps dans l'ici du texte, dans une énonciation active,

Dessin de Anne-Marie Decelles pour *La Belle été.*

toute en attentes et en retours sur soi, à la fois présente et infiniment différée, suspendue, intermittente.

« Chant d'un autre temps », comme le suggère Lefrançois lui-même ? Bien sûr, on ne peut s'empêcher de songer à Mallarmé, et parfois à Valéry dans des vers comme « ce grand flamboiement immobile des choses » (p. 69). Il y a dans *Rémanences* un classicisme qui se traduit, formellement, par une forte fréquence de l'alexandrin non rimé, surtout dans les deux dernières sections. Cette rigidité est parfois agaçante. Mais ce qui importe, c'est qu'un tel « anachronisme » soit aussi le lieu d'une interrogation toute moderne sur le signe. Faut-il le rappeler ? La question du signe est au coeur de la poésie québécoise des dernières années. À la fin de *Variables*, de Michel Beaulieu, G.A. Vachon demandait : "Qu'est-ce que cela veut dire ?" La réponse, évidemment, n'était pas : cela ne veut *rien* dire, mais plutôt : cela ne veut *pas* dire. La nouvelle poésie met en question le signe, parce que l'être et, partant, le sens sont eux-mêmes en question. À cette interrogation périlleuse, les réponses ont été et continuent d'être variées, bien qu'il semble qu'elles ne puissent être qu'excessives, comme celles qui cherchent à donner au signe poétique la densité concrète du graffiti (Vanier, Francoeur), manière comme une autre de chercher à combler l'écart entre le signe et le référent. Plus généralement, deux tendances principales se manifestent à cet égard : d'un côté, l'agitation des signes, la prolifération de la signifiance, dans le but de produire des textes de « réjouissance », selon l'expression de Claude Beausoleil dans un article récent de *Dérives* ; d'un autre côté, l'épuration, le déploiement du « blanc », le désir d'éblouir de silence les mots, pour paraphraser Lefrançois. C'est évidemment l'option de *Rémanences*, comme ce l'est du dernier recueil de Fernand Ouellette, *Ici, ailleurs, la lumière*. Mais en définitive, les deux types de réponses révèlent une angoisse commune : celle d'un abîme infranchissable entre les signes et le réel, et une autre, plus grave peut-être : la crainte que les signes ne soient eux-mêmes un abîme, secoué par les turbulences de la signifiance ou au contraire paisible comme la mort.

Que le livre de Lefrançois participe à cette réflexion sur le langage, c'est certain : et parce que cette réflexion a lieu dans et par une écriture véritable, elle est non une théorie mais un acte, non un jeu mais un vivre. L'image de la « marche », qui traverse tout le recueil, est l'emblème de cet acte, de ce mouvement plus euphorique qu'angoissé :

> *quand la lumière atteindra ses lointaines demeures*
> *et nos pas transparents par ces rochers couchés*
> *quand ils iront légers de la splendeur prochaine*
> *délivrés du silence et de ces mots gagner*
> *parmi les choses choses là-bas la place ultime*
> *que le manque à jamais de tout sens leur assigne (p. 71).*

La voix qui parle ici s'inscrit dans une longue tradition, qui passe en particulier par Hölderlin et, plus près de nous, par des poètes comme Juan Garcia, Jacques Brault et Fernand Ouellette : au bout du langage et du silence même, ou plutôt à travers eux, se profile le rêve d'un retour aux choses, à la présence, à l'ici-maintenant. En somme, un retour au « pays », dans le sens métaphysique du terme. Lefrançois sait fort bien que toute la poésie moderne, comme d'ailleurs sa propre pratique, est la négation de ce rêve ; mais celui-ci fait partie intégrante du mouvement de *Rémanences*, non comme un terme certes, mais plutôt comme une nécessaire illusion, « la grande illusion qui dans nos pas se joue se rêve et se prolonge » (p. 81).

***

Il n'est pas facile, à la suite de *Rémanences*, de parler d'un livre comme *la Belle été*. Comme il n'est pas facile de sauter de Mallarmé à Boris Vian, Prévert ou Queneau. Je ne cite pas ces noms au hasard : c'est inévitablement à eux que l'on songe dès que l'on ouvre le dernier recueil de Lefrançois, même si le décor est en partie différent :

> *comment cela s'peut-tu que j'aie si mal été*
> *dessous les bananiers dessous les coquetiers*
> *que j'aie si mal été ailleurs et nulle part*
> *et jusqu'au piano-bar du Grand Hôtel Chicoutimi*
> *comment cela s'peut-ti qu'ma tête ait bifurqué*
> *que j'aie viré zombie et pas zoiseau, pristi !*
> *comment cela s'peut-ti que j'aie plus de mémoire*
> *un pantalon trop court et des pensers trop petits*
> *que j'aie le crâne râpé qu'mon âme m'ait échappé (p. 46)*

Ce seul extrait donne une fort bonne idée de l'allure générale du recueil : ironie, calembours, déformations de mots, style chanson ou comptine, etc. Ceux pour qui poésie est synonyme du plus grand sérieux tomberont évidemment à bras raccourcis sur « *la Belle été* ». Par ailleurs, il est vrai que Lefrançois reste ici bien proche de ses modèles et qu'il n'évite pas à l'occasion le pur babillage. Mais il y dans *la Belle été* une invention intarissable, des trouvailles à la douzaine, et de soudains retours de sérieux qui rappellent *Rémanences* :

> *les noms n'ont plus de choses*
> *les noms sont des gestes vides*
> *détachés de leur corps*
> *les corps parlent avec les mots des autres*
>
> *(p. 76)*

Cet humour ne serait donc qu'une autre forme de la détresse des signes ? Peut-être. Mais c'est une détresse qui joue fort bien à « am stram gram », une détresse retombée résolument en enfance. Et il n'y a rien de péjoratif à dire que *la Belle été* est avant tout un livre pour enfants : pour les vrais d'abord, comme cette Lulu qui accompagne parfois le poète; et pour tous les autres, à qui la crise du langage et du sens commence à peser lourd, et qui ont, ne serait-ce qu'un instant, le goût d'en rire.

Pierre Nepveu

Rémanences, Éditions du Noroît, 1977, 87 p.
la Belle été suivi de *la Tête*, Éditions du Noroît, 1977, 142 p.